

Le vieux et le neuf

Raymond Bock

Number 175, 2015

Le roman québécois contemporain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81402ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bock, R. (2015). Le vieux et le neuf. *Québec français*, (175), 94–96.



Le vieux et le neuf

RAYMOND BOCK *

LA MALADIE D'HISTORICITÉ

Pendant mes années d'études collégiales en musique au cégep Saint-Laurent, parmi les excentriques et les hurluberlus, il y avait une espèce de course à l'originalité à laquelle j'ai participé en adoptant, par temps froid, l'apparence d'un patriote à la Henri Julien : manteau long, tuque et mitaines rouges, ceinture fléchée, sac en bandoulière, avec pour différence que je ne fumais pas la pipe, mais des rouleuses arrache-gorge, et que, à défaut de posséder un mousquet rouillé ou une fourche à purin, je traînais dans mes mains mes baguettes de batterie. J'avais aussi une énorme barbe qui rappelait plus le père jésuite que le révolutionnaire, et d'ailleurs ma belle-mère du moment avait voulu me ramener à la modernité en m'offrant avec le plus grand tact un rasoir électrique pour Noël. À mon étonnement, cet accoutrement ne suscitait aucune réaction, hormis chez les violonistes *trad* qui étudiaient avec moi et chez quelques autres jeunes gens plus politisés, ce qui ne manquait pas de décevoir le petit provocateur baveux que j'échouais à être. Mon seul échange sur le sujet allant au-delà de l'onomatopée a eu lieu dans le métro, le soir de l'Halloween, avec un inconnu qui m'a demandé si j'étais déguisé en danseur slave ou quelque chose de même. Quand j'ai finalement décidé d'utiliser mon cadeau de Noël, j'ai adopté le port des longs favoris parce que je regrettais de ne pas avoir eu la vingtaine au début des années 1970. Je les porte encore aujourd'hui parce qu'ils ont intégré l'image que je me fais de moi-même, et non parce que je fantasme encore sur cette époque. Il n'y a qu'à réécouter *24 heures ou plus* de Gilles Groulx pour constater qu'il ne faisait pas très bon vivre en bas de la *track* à ce moment-là.

Je ne me costume plus, mais j'ai souvent l'impression d'être l'un des très rares parmi la foule, quand je descends sur le quai du métro Henri-Bourassa pour rentrer chez moi, à savoir qui était Henri Bourassa. Ce n'est qu'impression, bien entendu, j'ignore ce qui se cache dans la tête des gens, et j'ai tout de suite la conviction d'être imbu de mes connaissances quand de telles pensées me traversent l'esprit. Je me console en me disant, d'un côté, qu'il est absurde d'être imbu de ce qu'on considère personnellement comme important et, de l'autre, que j'aurais moi aussi besoin d'un téléphone intelligent pour répondre, en descendant d'un wagon, à la question impromptue « mais qui – ou quoi – était donc Monk ? » Non, aujourd'hui, je ne me costume plus, mais je m'arrête encore souvent pour essayer de deviner l'âge des plus gros arbres que je croise – il y en a d'exceptionnels dans mon quartier, à Ahuntsic, sur l'île de la Visitation ou encore au parc Nicolas-Viel –, et essayer aussi de me rappeler qui était

premier ministre, voire gouverneur, si ce poste n'existait pas encore, quand ces arbres n'étaient encore que des pousses.

J'ai l'impression d'avoir une maladie qui m'empêche de considérer ce que je vis, pense ou fais à l'extérieur de l'histoire, ou à tout le moins en dehors d'un rapport très intime à l'histoire, une maladie que l'encyclopédie *Universalis* appelle l'historicité : « la constitution foncière de l'esprit humain qui, à la différence d'un intellect infini, ne voit pas d'un seul regard tout ce qui est mais prend conscience de sa propre situation historique¹ ». Mais j'avais beau à l'époque m'identifier à des figures du passé, elles sont demeurées pour moi des représentations politiques hors de la réalité tant que je n'ai pas saisi *dans mon propre corps* que des gens avaient vécu d'autres époques. Il n'est pas inné d'avoir conscience du temps qui passe, il faut vivre certains événements initiatiques pour être capable d'évaluer le volume de notre propre sablier. Pour ma part, ces événements initiatiques sont arrivés au milieu et à la fin de ma vingtaine et, au fond, ont été d'une grande banalité : la mort de mes grands-parents et la naissance de mon enfant. Ils sont banals, car tout le monde rencontre la mort, et beaucoup, beaucoup connaissent la parentalité... Mais ces événements m'ont donné la conscience de la continuité et ont relativisé l'échelle avec laquelle je mesure le temps qui passe. Mes grands-parents maternels, que j'ai connus de très près, sont nés en 1925. Si j'ai un jour des petits-enfants, que je désirerai bien entendu connaître de près aussi, et qu'ils décèdent, disons, avec conservatisme, en 2100, j'aurai été un pivot ayant connu et aimé dans une grande proximité des gens qui, si on étire le spectre au maximum, auront touché des mondes distants de 175 ans. Il y a bien des *si* impliqués là-dedans, et mon fils n'a que quatre ans... N'empêche, ce scénario fait partie des possibles et, à titre d'illustration, si on calcule bien, 2014 moins 175, ça donne 1839.

Cette historicité m'a aussi donné conscience que ce qui se produit à tout instant devient le passé, donc, le matériau potentiel d'une histoire contemporaine encore à écrire. Bien sûr, je le réalise mieux maintenant que je sais avoir vécu avec intensité (en tant qu'adulte, je le spécifie, car j'avais quatorze ans au référendum de 1995 et mes souvenirs en sont assez vagues) mon premier événement majeur qui trouvera sans aucun doute sa place dans les manuels d'histoire du futur, soit ce fameux printemps de 2012. Il me fallait quelque chose de grand, de gros, qui dépassait les singularités individuelles pour enfin avoir une idée de ce qui a le pouvoir de marquer la mémoire collective. Mais j'ai aussi pris la mesure de mon insignifiance et de mon

impuissance durant ces événements que j'ai vécus somme toute bien plus en pensées et en émotions qu'en gestes, et où je figurais, comme citoyen anonyme dans les foules ou devant mon écran d'ordinateur, parmi les quantités négligeables dont on ne parlera jamais quand on écrira plus tard les grandes lignes de ce printemps 2012. Quand je m'affublais comme un fermier du Bas-Canada, quand j'ai adopté le *look* du felquiste de salon, je crois qu'il y avait déjà en germe en moi cette intuition d'une expérience intime cachée derrière les figures historiques, d'une humanité complexe et tiraillée dans un système dynamique que le discours historique n'est pas en mesure de rendre pour diverses raisons ; par souci d'objectivité, par censure idéologique, par des contraintes liées à la vulgarisation, à la synthèse, ou à toute autre exigence propre à une telle discipline scientifique, appelons-la telle puisqu'on parle ici d'une science humaine.

LA FICTION DE L'HISTOIRE : BIEN PLUS QU'UN DÉCOR, UNE QUESTION DE FORME

C'est justement là qu'intervient la littérature, que devient pertinente une littérature qui compte l'histoire parmi ses matériaux. Il y a fort à parier qu'en tant que quantité négligeable, je me serais contenté d'aller écouter Papineau faire son discours debout dans une charrette vide sur la place publique du village, avant de rentrer sur le chemin du petit coteau pour nourrir mes porcs à temps, ou que je n'aurais pas hésité à aller scander « FLQ ! FLQ ! » au centre Paul-Sauvé avant d'aller m'achever à la Taverne chez Ti-Paul avec les gars, puis de passer le reste du mois d'octobre à macérer dans ma terreur les stores baissés. L'humain change peu, malgré le lent progrès des idées et celui démesurément plus rapide de la technologie. Je suis convaincu que la douleur que je ressentirai si je me brûle le doigt avec un briquet au bec long fait pour allumer un BBQ est exactement la même que celle qu'un moine copiste ressentait en touchant par mégarde sa chandelle, ou que celle des hommes primitifs qui tentaient maladroitement de récupérer des broussailles que la foudre avait opportunément allumées. Ça, la littérature a le pouvoir de l'évoquer, alors que l'histoire accorde une place nettement moindre à l'idée d'une vérité subjective. C'est dans cette expérience intime que se permet d'entrer la littérature, que se dévoile ce qui est propre à tous les êtres humains et perce l'altérité de ces petits trous nécessaires à la respiration.

Dans un article où il analyse l'œuvre de Pierre Nepveu, Michel Biron écrit au sujet de la littérature historique qu'elle exerce « un mouvement inverse, de l'universel vers le particulier² » et permet de « rompre les attaches avec une Histoire qui ne serait qu'un vague contexte extérieur ou un réservoir d'idées toutes faites au profit d'une expérience subjective du monde qui constitue la pierre de touche de toute inscription véridable dans l'Histoire. [...] Il n'est de rapport authentique à autrui et à l'Histoire qu'au prix d'une plongée en soi-même. Sans celle-ci, le sujet est condamné à errer à la surface de lui-même et des autres, à se perdre dans un "nous" qui ne lui renvoie qu'une image appauvrie de ce qu'il est. Autrement dit, l'aventure de la subjectivité, loin de s'opposer à l'aventure historique de la collectivité, en constitue la base même.³ » La *fiction de l'histoire*, phénomène littéraire de plus en plus prégnant, me paraît le genre où sont le mieux susceptibles de se toucher le collectif et l'individuel. Elle raconte souvent la petite histoire, celle des petites gens qui étaient là au moment où s'est jouée la grande, mais qui n'en ont pas tant été influencées, ou en ont subi des conséquences contraires à ce que l'histoire officielle aime mettre de l'avant. Cela

s'est produit un peu par accident dans *Atavismes*. J'avais moins l'ambition d'un rétablissement, à l'instar des travaux de Louis Hamelin sur la crise d'Octobre par exemple, de certains faits erronés que l'histoire officielle véhicule, que celle de mettre à mal mes propres vues sur l'histoire, dont je commence à comprendre les faiblesses, les erreurs et les emportements. C'est pourquoi j'ai fait d'un patriote un tortionnaire, d'explorateurs des froussards, de colonisateurs des condamnés, de révolutionnaires armés des maladroits qui détruisent ce qu'ils voulaient sauver : pour me prendre moi-même à revers.

Je me trouve par conséquent dans une position ambiguë, que je voudrais considérer comme celle du *dégagement* davantage que celle de *l'engagement*. Sûrement, devais-je commencer par une expérimentation évidente et assumée des figures emblématiques du passé pour entrer dans l'histoire. J'ai commencé par écrire sur ce que je connais. Il faut dire qu'il y a une petite part de paresse dans l'écriture de fictions historiques. L'histoire étant un genre narratif, on peut faire de l'ensemble du « roman national » ou de chacune de ses parties un schéma actanciel. Or l'histoire, dans bien des cas de figure, répond déjà largement aux questions qui ? quand ? quoi ? comment ? (et parfois même pourquoi ?...), et l'écrivain n'a qu'à piger dans ces informations pour alléger sa tâche. Pour moi qui m'intéresse tout naturellement à la chose, c'est un filon auquel je résiste difficilement. Je dois considérer cette inclination avec la plus grande méfiance et aborder l'histoire dans les faits littéraires comme un défi formel qui ne doit jamais épuiser son potentiel de métamorphose, en restant toujours à la racine de ce lieu commun : faire du neuf avec du vieux.

Comme réviseur linguistique et correcteur d'épreuves, j'ai de nombreux contrats de pige avec des maisons d'édition, et je constate que le genre du roman historique se porte à merveille. Plusieurs des auteurs que je révise sont des historiens et des historiennes de qualité. Cependant, il faut admettre que quelque chose cloche sérieusement dans ce genre, et c'est précisément le littéraire, qui abandonne tant au didactisme qu'à la simplicité de tropes qu'il devrait à mon sens plutôt tenter de tenir à distance. Il semble que le roman historique québécois soit coincé dans la sphère paralittéraire et confiné au seul « bonheur de lecture ». Je trouve qu'il se fait bien du vieux, avec le vieux. Bien sûr, on dépoussière dans ces romans des moments ou des personnages historiques oubliés, un geste de réappropriation de la mémoire dont je ne mets pas la pertinence en question.

Mais il tarde à survenir ici une sorte de « nouvel épique québécois⁴ », une littérature de l'histoire qui renouerait avec l'expérimentation formelle, comme si l'on se contentait désormais de se servir des faits historiques pour platement raconter le destin d'une poignée de personnages plutôt que de considérer la discipline de l'histoire et les questions qu'elle soulève (la narrativité, la chronologie, la porosité entre les périodes historiques, la résurgence ponctuelle des tendances idéologiques, pour n'en nommer que quelques-unes) comme des facteurs pouvant influencer dans sa forme le roman.

Le ciel de Québec de Jacques Ferron (Éditions du Jour, 1969) ou *L'antiphonaire* d'Hubert Aquin (Cercle du Livre de France, 1969) sont des œuvres encore ouvertes ; bien qu'elles puisent dans l'histoire le matériau de leur récit, on ne saurait les isoler dans une subdivision générique de la littérature. Elles posent encore plus que d'autres la

question du roman. Je disais qu'il tarde au Québec qu'un courant d'expérimentation sur l'histoire se manifeste. Il serait étonnant qu'un mouvement concerté ne se déploie, mais il faut admettre que quelques œuvres contemporaines s'y mettent. Par exemple, *Hunter s'est laissé couler* de Judy Quinn (L'Hexagone, 2012), un roman à focalisation multiple sur la Deuxième Guerre mondiale, par ses non-dits et l'incertitude initiale quant à l'identité de ses narrateurs, porte en sa forme même la figure du soldat inconnu et la difficile conciliation entre le silence post-traumatique et le devoir de mémoire. *Du bon usage des étoiles* de Dominique Fortier (Alto, 2008), grâce à un jeu d'alternance entre une narration omnisciente et des extraits de journaux de voyage auxquels se rajoutent, sous forme d'insertions ponctuelles, divers textes qu'on croirait accessoires (comme une recette de dessert ou les premiers vers d'une poésie de jeunesse écrite par une mondaine), illustre le décalage démesuré entre les exigences d'une entreprise aussi périlleuse que la recherche du passage du Nord-Ouest et le raffinement victorien que John Franklin a tenu à entretenir, même prisonnier des glaces, décalage certainement responsable en bonne partie de l'échec de la mission. *Guano* de Louis Carmain (L'Hexagone, 2013), qui raconte les débuts de la Guerre hispano-sud-américaine dans les années 1860 – durant laquelle l'Espagne a tenté de reprendre l'ascendant colonial perdu sur le Chili et le Pérou –, est un texte remarquable par la force de sa voix narrative. La langue française, si élégamment et intelligemment déployée, joue pratiquement le premier rôle dans le roman, ce qui gomme en quelque sorte la distance historique et nationale, l'exotisme, dirait Louis Cornellier, qui nous sépare de la trame du récit, nous, Québécois du début du XXI^e siècle. *La Constellation du lynx* de Louis Hamelin (Boréal, 2010), à la fois roman historique, enquête journalistique et métafiction (entre autres), en plus de mettre à mal le schéma actanciel du roman national, rappelle les limites de la discipline de l'histoire en investissant profondément par la fiction l'intériorité et l'intimité de personnages qui n'occupent dans l'imaginaire collectif que des fonctions bien arrêtées dans le portrait officiel de la crise d'Octobre.

Le cas de *La Constellation du lynx* est important en ce que l'œuvre met en jeu l'histoire et la politique en parvenant à se faufiler entre les écueils de l'art engagé. La littérature est peut-être plus sujette à l'instrumentalisation quand son matériau est l'histoire, et encore plus quand il est question d'histoire politique plutôt que sociale, industrielle, culturelle, sportive, etc. Je me trouve coincé au point de jonction de la mémoire collective et de la mémoire individuelle. C'est la confrontation de ces deux mémoires qui est en jeu dans *Atavismes*, et que je continue de mettre en jeu dans mes nouveaux textes. On m'aborde parfois comme un auteur engagé, ce que je ne peux contredire entièrement, même si l'art militant me paraît suspect pour une multitude de raisons. S'il faut lire une quelconque politique dans ma démarche, il faut l'envisager avec les mots d'Alain Farah, selon qui le pouvoir politique du poétique est « un affrontement au sein même de la sphère littéraire, une résistance contre une production insignifiante⁵ », et avec ceux de Paul Chamberland, selon qui « la rigoureuse et patiente mise en œuvre des ressources poétiques est précisément l'exercice qui a pour effet de désamorcer, dans la mesure où ils sont sédimentés dans la langue, les automatismes, les stéréotypes, notamment idéologiques, bref, de rompre avec les *facilités de langage* qui affectent l'exercice habituel des divers discours sociaux, tant dans la vie privée que dans l'espace public.⁶ »

Ainsi, une prose narrative ayant pour objets l'histoire et la mémoire devrait inquiéter, en plus du langage lui-même, les éléments structurels qui construisent le temps et le lieu du récit. Complexifier la trame, peut-être même aller jusqu'à une sorte de brouillage complet, dans une relation de tension permanente. La forme des récits qui s'interrogent sur la mémoire devrait faire de la chronologie un de ses matériaux principaux ; télescoper le passé, le présent et l'avenir, les renverser, les mélanger. En fait, ce mélange des temps du récit est une nécessité de la logique narrative, et je me demande s'il est même possible d'écrire un récit parfaitement chronologique. Une littérature de la mémoire à la chronologie mêlée me paraît naturelle, elle est l'essence même de la fonction poétique, la concomitance de la forme et du fond. Bien sûr, notre vie peut être représentée sur un plan linéaire, un jour à la fois, les événements se suivant dans une causalité permanente, parfois déviée par des imprévus ; oui, mettons-le ainsi dans la plus grande simplicité, notre vie est chronologique, notre trajectoire consiste à naître, vivre et mourir. Mais notre mémoire, nos souvenirs de cette vie, n'ont pas de ligne à suivre. Nous nous remémorons dans le désordre notre passé : des événements anciens succèdent à des événements récents, les uns et les autres se reproduisent même en nous simultanément. Et combien de fois revivons-nous en pensée le même événement, qui chaque fois réapparaît avec une couleur différente ? La littérature, à mon avis, devrait chercher à s'approcher de cette complexité.

Il y a beaucoup de vieux dans mes affaires. Je n'ai qu'à ouvrir n'importe quel livre de Jacques Ferron ou de Gilbert La Rocque pour constater que mes idées sont poussièreuses. Bien sûr, je le sais depuis longtemps. La différence est que je comprends de mieux en mieux la valeur d'une découverte, le fait de réaliser moi-même une découverte, peu importe que je ne sois pas le premier à la faire. Que d'autres aient vu, lu, écrit et pensé, fort bien. Il faut savoir saisir le relais à son époque, à sa manière. L'historicité, ça vaut pour les parents comme pour les écrivains.

* Écrivain

Notes

- 1 Encyclopédie Universalis, « Historicité », [en ligne]. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/historicite/>
- 2 Michel Biron, « Histoire et dépaysement dans l'œuvre de Pierre Nepveu », *Voix et images*, vol. 34, n° 1, (100) 2008, p. 56.
- 3 *Ibid.*
- 4 Voir le « New Italian Epic » identifié par le collectif Wu Ming, caractérisé entre autres par un retrait de l'ironie postmoderne et de la métafiction, une « complexité narrative avec une attitude pop » basée sur le renversement des tropes génériques de la paralittérature et un travail subtil sur le langage et le style, et une mise en scène d'histoires alternatives et d'uchronies. Un exemple du New Italian Epic est le roman *Manituana*, par Wu Ming, racontant du « mauvais côté de l'histoire » la résistance de la confédération des six nations iroquoises, alliées aux Britanniques, à la révolution américaine. [en ligne] www.wumingfoundation.com/italiano/new_italian_epic_traduction_fra.pdf (lu le 19 janvier 2014).
- 5 Alain Farah, « Fabriquer sa seule action », dans Georges Leroux et Pierre Ouellet (dir.), *L'engagement de la parole. Politique du poème*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2005, p. 100.
- 6 Paul Chamberland, « Une parole réfractaire », dans Georges Leroux et Pierre Ouellet (dir.), *op. cit.*, p. 190-191. Il souligne.